

HERVÉ
GIRAUD

KROK



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

KroK et Angéline partagent depuis toujours la vie de cirque. Le premier est un tigre, le second un humain. Ils se déplacent avec les artistes, le chapiteau et les caravanes d'une représentation à l'autre, un jour ici, le lendemain là-bas, à la fois nulle part et partout. Libres d'inventer leur propre vie, plus proches des règles de la nature que de celles des humains.

Pourtant, un courrier arrive, et la loi se rappelle à eux.

Commence alors, pour Angéline, KroK et leurs amis, une course folle vers la liberté qui ne se trouve pas toujours là où l'on croit.

Action, amour, trapèze et monocycle se mêlent dans un tour de piste audacieux. Car finalement, des hommes ou des animaux, qui sont les plus sauvages ?

KROK

HERVÉ GIRAUD

J'ai grandi dans une île, en slip comme Tarzan, mais mon héros, c'est Mowgli, définitivement. Je nage comme un poisson et j'ai une mémoire comme celle des moineaux. À huit ans, je lisais Rudyard Kipling perché dans les arbres, je fumais des lianes comme les hommes, je construisais des cabanes qui faisaient peur aux loups. Aujourd'hui, je continue à courir pieds nus dans les cailloux et à grimper dans les cimes pour rien, juste pour le plaisir de regarder loin.

Entre les deux, j'ai vécu dans les villes, j'ai fait le tour des boulevards périphériques à moto, j'ai attendu l'heure de la sortie, j'ai traîné dans des aéroports en écrivant des livres de voyage, j'ai réparé des maisons, déchargé des camions, bricolé des moteurs, mis des fleurs dans des vases. Il m'a fallu capturer des vipères à la main et les brandir dans la lumière, nager dans l'eau glacée des rivières, apprendre à aimer la vitesse, la musique et les chiens abandonnés couverts de pluie.

On m'a dit de faire dans la vie ce que je savais faire de mieux, je m'y emploie chaque jour : j'invente des histoires qui servent à fabriquer des livres et raconter le monde. Je tue le temps mais jamais les insectes, ni les taupes ni les plantes.

A-t-on besoin d'en savoir plus ?

© Éditions Thierry Magnier, 2024
ISBN 979-10-352-0741-0

Éditrice : Charline Vanderpoorte
Assistante d'édition : Juliette Gaillard
Illustration de couverture : Simon Bournel
Maquette intérieure et couverture : Amandine Chambosse

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

HERVÉ
GIRAUD

KROK



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Aux Éditions Thierry Magnier :

Sables noirs, coll. Grands Romans, 2022.

Jeanne, Dieu, le diable et les autres, coll. Grands Romans, 2021.

Y aller, coll. Grands Romans, 2018.

Histoire du garçon qui courait après son chien qui courait après sa balle, coll. Grands Romans, 2016.

Le Pull où j'ai grandi, coll. Romans Adulte, 2016.

Prends ta pelle et ton seau et va jouer dans les sables mouvants, coll. Romans ados, 2015.

Le Jour où on a retrouvé le soldat Botillon, coll. Romans ados, 2013.

Ça me file le bourdon, coll. Nouvelles, 2012.

Quelle mouche nous pique, coll. Nouvelles, 2011.

Pas folle la guêpe, coll. Nouvelles, 2010.

À Fuji et Sootnik, les chats chez qui je vis.

« La faune et la flore sauvages constituent de par leur beauté et leur variété un élément irremplaçable des systèmes naturels, qui doit être protégé par les générations présentes et futures. »

Convention de Washington (1^{er} juillet 1975)

1

Pour la plupart des gens, son nom évoque ces sandales de plastique aussi laides que confortables, mais cela n'a rien à voir avec ce qui est arrivé, rien à voir avec ces questions que je me suis posées. La première était de savoir si l'on pouvait nous attribuer une valeur, qui de nous deux valait davantage ?

Je n'en sais toujours rien. La seule chose vraiment importante, c'est que son nom s'écrira toujours avec deux lettres majuscules, une au début, une à la fin :

KroK.

Ça ne dit pas pourquoi KroK et moi avons été séparés ni ne répond aux questions de pourquoi le monde fonctionne ainsi et comment les hommes pédalent pour le faire tourner. Pourquoi ils applaudissent ? Pourquoi ils ont peur ? Pourquoi est-ce qu'ils sont parfois cruels, tombent amoureux ou s'échinent à vouloir tout contrôler ?

Je ne savais pas que les humains avaient déclaré la guerre aux animaux depuis toujours et aussi qu'ils n'aimaient ni les monstres ni beaucoup d'autres choses. Pour se protéger, ils ont créé des lois auxquelles il faut obéir et auxquelles ils obéissent mais qui n'obéissent pas aux lois de la nature.

J'ai beau vivre dans un cirque (un vrai, avec des camions, des animaux, des trapézistes et des clowns), le destin que je partage avec KroK m'a confronté à la manière dont fonctionne le monde et comment les animaux et les hommes, tous les hommes et tous les animaux, essayent de trouver leur place pour vivre et pour survivre. Mais avant tout, il faut le savoir : les chapiteaux des cirques sont des voiles de bateaux. Ils abritent des représentations qui vous font changer de rivages et qui ressemblent à nos existences : on y ment, on fait semblant, on est étonné, on a peur, on rit beaucoup et on pleure parfois. Une soirée au cirque, c'est une vie en réduction : les numéros se succèdent, chacun d'eux est une surprise, un accomplissement, un triomphe ou bien une impasse. Dans tous les cas, on est transporté ailleurs.

C'est ce qui s'est passé pour moi. Je suis tout chamboulé. Même si les représentations ont cessé, que le cirque s'est arrêté, que le vent simulé est retombé pour de bon et que les étoiles qu'on avait inventées ont changé de place

dans le ciel, je suis passé d'une rive à l'autre. Heureusement, nous les gens du cirque, on est comme les félins, on a l'habitude de monter très haut et de toujours retomber sur nos pattes.

2

KroK est né approximativement en même temps que moi. C'est un tigre, *Panthera tigris*, un véritable tigre royal du Bengale. On a le même âge, treize ans (plus ou moins en ce qui le concerne). On a grandi ensemble dans le cirque. Si l'espérance de vie d'un tigre dépasse rarement une dizaine d'années lorsqu'il vit en liberté, en captivité il peut vivre vingt-cinq ans. Je ne sais pas quelle sera sa longévité car, si KroK est bien un fauve, il ne sera jamais vraiment captif, pas plus qu'il ne sera domestique. Il n'est ni à moi ni à ceux qui voudraient décider pour nous. KroK n'appartient qu'à lui-même. Quand je l'évoque encore aujourd'hui, je ne dis pas « mon tigre », je dis : « le tigre ».

Le tigre, moi et les autres, on a toujours vécu ensemble. On se déplaçait ensemble avec nos familles, nos animaux, nos caravanes et nos camions. On n'a jamais eu de domicile fixe, pas d'adresse permanente, pas de jardin à tondre,

pas de voisins du dessus ou de maison sur nos têtes, pas de transports en commun à prendre le matin le nez rivé sur un smartphone. On ne va pas à l'école, on apprend tout ce qui ne sert à rien par correspondance (l'accord du participe passé avec le verbe avoir) et tout ce qui est utile sur le tas (scier une planche). Un jour ici, un autre jour là-bas et le lendemain ailleurs. Jamais nulle part mais toujours partout. Pas de passeport, notre pays c'est la terre. Où que l'on se pose, on y est en liberté. Tout ce qu'on fait, on a le droit de le faire. Ce n'est jamais trop interdit, je veux dire. Il nous arrive de déroger, mais jamais sans excès.

Avec KroK, on a passé les premières années de nos vies dans la caravane (la Fendt Diamant 590), et puis quand KroK est devenu trop grand, on a acheté une Fendt Bijou 650 pour nous et on a installé le tigre dans l'ancienne. Il n'a pas eu vraiment besoin de déménager. Il n'a jamais vécu en cage. On a organisé l'intérieur de la caravane pour lui, c'est-à-dire qu'on a tout enlevé car les tigres n'utilisent ni les toilettes, ni le lit double basculant, ni le réfrigérateur, ni rien d'autre que le chauffage pour l'hiver et de la paille au sol. Chez KroK, pas de barreaux aux fenêtres mais juste un petit panneau sur la porte « Attention chien méchant », car on n'a rien trouvé d'autre pour alerter. On avait laissé les rideaux, mais il n'aimait pas le motif du tissu à carreaux, il les a transformés en lambeaux de rideaux.

3

Le cirque, je ne faisais pas que le regarder ou y vivre. Je participais. J'ai commencé tôt. Mon numéro était programmé au milieu de la représentation : « Diédi et KroK ». Je portais une veste pailletée vert et rose très cintrée avec un col immense et un chapeau haut-de-forme garni de grelots. J'avais un pantalon écossais aux couleurs vives très court avec des pattes d'éléphant sur des chaussures à talons. Tout était copié sur Elton John, un chanteur d'avant dont ma grand-mère est fan. Je pénétrais le premier dans l'immense cage qui ceinturait la piste. Le torse faussement bombé, je longeais le bord de mon petit monde circulaire en faisant claquer le fouet. Pendant tout le temps que durait mon show, les cœurs battaient plus fort. Le langage de la scène qui circulait de mes veines jusqu'à celles de chacun des spectateurs assis autour est inexplicable. Tout est question de feeling. Pour chauffer encore davantage un public déjà à température à la suite du spectacle de funambule qui

précédait le mien, je le pointais d'abord du doigt et ensuite je levais et abaissais mes deux bras simultanément : OLA, OLA ! Les spectateurs savaient sans jamais l'avoir appris comment réagir, le sang vivant du spectacle transitait entre nous ; il se mélangeait jusqu'à éruption. Une trappe d'acier s'ouvrait derrière moi et libérait le fauve. Lâché depuis la coulisse, KroK se précipitait pour me dévorer. Cris dans les gradins, peur sur la piste, danger, griffes et crocs, rugissements, bondissements, fuites. Je mimais la trouille. Mi-clown, mi-dresseur, je mordais les bords de mon chapeau, lançais des regards effrayés sur un hypothétique refuge avant de courir sans fin et en rond avec de grands gestes désordonnés, poursuivi par le monstre aux dents longues. De l'autre côté du rideau, un assistant cognait crescendo sur un gros tambour et un haut-parleur diffusait des bruits de sirènes et des grognements enregistrés ; des stroboscopes produisaient des flashes de lumière. Pendant la durée de cette succession d'événements visuels et sonores, les applaudissements déclinaient avant de s'estomper pour laisser place à un silence moite. La lumière se concentrait sur le tigre et sur moi. Le tambour ralentissait, puis s'arrêtait. Les sirènes se faisaient muettes. Le danger se conjuguait au silence pour torpiller tout l'espace. Une fois, deux fois, j'esquivais le fauve qui bondissait sur moi, évitais ses coups de patte mortels, me pressais d'une extrémité à l'autre de ma prison. Le tigre coupait ma trajectoire et, par moments, pour montrer sa frustration, il stoppait sa course

et poussait de sinistres rugissements en direction des tribunes où des mains se serraient, où des ongles disparaissaient, dévorés par des incisives nerveuses. Dans un round oppressé, après des volte-face et des sprints, quelles que soient mes options, je finissais à la merci de la bête. Dans les gradins, un enfant s'indignait : « Attention derrière ! » Un autre cachait son visage dans les genoux de son père. Le tigre est un animal d'une sauvagerie sans nom, à d'autres époques et dans d'autres arènes, ses ancêtres se nourrissaient de gladiateurs. Sa menace faisait vibrer le chapiteau. C'est à cet instant du spectacle que le scénario évoluait. Le martèlement lent du tambour reprenait, la lumière se montrait généreuse. Face à une fin inévitable et sanglante, tant je simulais l'épuisement et tant le tigre semblait prendre l'ascendant, je me lançais dans une bravade suicidaire en me débarrassant d'abord de mon chapeau ridicule ; j'enlevais ma veste pour découvrir un débardeur rose brillant très près du corps et faisais face à KroK. J'avançais vers lui en cinglant le sol de mon long fouet, calais un poing contre mes hanches, je criais fort. Contre toute attente, le combat s'inversait. Avant que la bête ne consente à baisser le regard, elle avait lancé ses griffes acérées vers moi et m'opposait des râles haineux. C'est toujours l'homme qui gagne contre les bêtes mais on n'est jamais sûrs de rien. Le souffle du spectacle faisait gonfler les toiles, les mâts tiraient sur leurs câbles, le chapiteau prenait vie, aspirait le vent. Enfin, KroK courbait le dos et

s'allongeait au sol en signe de renoncement. Je posais un pied vainqueur sur lui. La toile expirait l'effroi dans un dernier soupir. Tout était faux. C'était l'instant où le cirque chavirait pour de bon et emportait le public vers le large, au-delà des tempêtes, des horizons rougis par la nuit, de la peur, des animaux féroces. Les spectateurs, maintenant debout et soulagés, nous acclamaient.

KroK et moi, on était des géants.

4

Avant de rencontrer mon père, ma mère avait déjà un mari et pas d'enfant. Un jour, elle l'a quitté pour mon père. Ensuite, elle a eu un enfant mais plus de mari. Ce second mari qui était mon père est mort quelques jours avant que je naisse. Il a été électrocuté à cause d'une mauvaise isolation électrique du camion générateur, foudroyé en tripotant la connexion d'un projecteur de poursuite. Le choc violent l'a projeté dix mètres en arrière, manquant au passage de foudroyer ma mère (et moi qui étais dans elle) sur la trajectoire.

On raconte que son corps et sa peau n'étaient plus qu'un morceau de charbon. Il s'appelait Didier et sa mère, qui s'appelle Mémé Trapèze (c'est donc ma grand-mère), a voulu que je m'appelle comme lui, mais en verlan : Diédi. Ce n'est pas bien malin. Ma mère à moi, qui n'est ni une enfant de la balle ni une Manouche, mais simplement une fille tombée amoureuse de mon père (sûrement pas à

cause de ses talents à faire des étincelles, plutôt parce qu'il était beau, vivant, sportif, tatoué et incarnait une forme de liberté), et qui avait tout plaqué pour le suivre (plaqué son métier, son premier mari, sa maison), a décidé de choisir un prénom moins marqué. Je m'appelle donc Angéline. Je ne suis pas certain que ça soit mieux, mais de toute façon, pour faire quand même plaisir à Mémé Trapèze, et pour une question de mémoire, on a décidé de garder Diédi comme nom pour le spectacle.

Mon père Didier bricolait mal l'électricité mais il était très fort en jonglage. Il a battu le record du monde de durée de jonglage avec trois chaises. Il a tenu vingt-sept minutes et trente-trois secondes. Il n'y a qu'un mec au monde qui pense avoir fait mieux et a sa photo dans le *Guinness*, un Noir américain, mais c'était avec des tabourets. Ça ne compte pas. Je sais jongler, je sais aussi très bien marcher sur un câble ou faire un peu de trapèze, rouler des toiles de chapiteau d'un hectare, repasser mon costume de scène et accrocher des caravanes derrière des camions. Je sais faire mes cours par correspondance et beaucoup de choses qui concernent le cirque, mais mon truc, c'est le dressage des fauves, disons du fauve, disons de KroK, mais vu sa férocité relative, pareil, ça ne compte pas.

Je sais qu'avant d'être maintenant, on était des Tsiganes, du moins du côté de mon père, car comme je l'ai dit, ma

mère n'est issue de rien, c'est-à-dire qu'elle est née, a vécu et grandi dans l'autre monde, que j'appelle le monde « pas du cirque », pour le distinguer du monde dans lequel je vis et qu'on m'a présenté autrefois comme étant le monde « du cirque ». Je lui ai toujours gardé la dénomination enfantine que j'avais inventée. Nos ancêtres ont été exterminés comme les Juifs et les handicapés mentaux et beaucoup des nôtres ont renoncé à la vie que nous menons. Adolf Hitler a fait tuer environ dix millions de personnes sous prétexte qu'elles étaient nuisibles. Des lois l'avaient décidé. Les Tsiganes du cirque pouvaient être montreurs d'ours, bonimenteurs, diseuses de bonne aventure, jongleurs, acrobates. Les génocides de Tsiganes ont été remplacés par d'autres génocides et depuis, certains enfants des rescapés tiennent des stands sur les fêtes foraines : tir à la carabine, pêche au canard, jeux de hasard, labyrinthes ou autos-tamponneuses qui est le stand des seigneurs, l'incontournable sans quoi il n'y a de fête foraine qui vaille. Nous, on est des circassiens, on est ceux du cirque. Eux, on les appelle les fêtiers.

Digression numéro un : qui connaît Laurent Garnier ? Ses grands-parents ont installé le premier grand huit en France, il a grandi dans une fête foraine entre deux manèges au son des amplificateurs qui balançaient de la musique populaire. Il en a fait un métier qui est de faire renaître partout dans le monde la musique des fêtes de son enfance. C'est un sacré fouteur d'ambiance, le meilleur disc-jockey